

ROGER LUTIGNEAUX.

Les Anciens et les Modernes *se rencontrent à Genève*

Une vaste enquête ayant été entreprise par l'UNESCO sur le rôle actuel de la culture classique et Humaniste, le Comité d'organisation des Rencontres Internationales de Genève a tenu à y contribuer pour sa part en donnant à sa décade de 1956 un thème à la fois plus large et plus limité: «Tradition et Innovation», avec ce sous-titre la querelle des Anciens et des Modernes dans le monde actuel.

Thème plus large, en ce qu'il reprenait après trois siècles celui de la vieille querelle et en l'étendant cette fois à d'autres cultures que celles de l'Occident. Plus restreint d'autre part, car les aspects pédagogiques de la question devaient être écartés des conférences et naturellement des débats qui les suivent régulièrement.

Dans son discours, à l'issue du rituel déjeuner du Parc des Eaux-Vives, le Président Babel exposa les raisons qui avaient déterminé le Comité à ce choix et son exposé résumait par avance tout ce que l'on aurait pu dire si la discussion s'était tenue dans les limites fixées par le programme. Le concept d'humanisme peut varier selon les époques et les civilisations ; dans son acception la plus large, il n'en recouvre pas moins certaines notions communes qui doivent permettre à des hommes des cultures les plus diverses, de s'entendre au moins sur le sens général de la destinée humaine sur cette terre et de s'accorder sur le respect réciproque de la personne et de la société. L'humanisme traditionnel, celui qui est à la base des études classiques en Europe, ne suffit cependant pas à la formation de l'homme moderne.

On ne peut même soutenir qu'il lui soit indispensable. Comme le dit M. Antony Babel : « Il est bien certain qu'il est, pour accéder à la culture — comme au salut — plusieurs chemins et que, d'autre part, les humanités ne confèrent pas sans autre la sagesse. Nous connaissons tous des hommes ayant fait leurs études classiques et qui sont des sots, irrémédiablement des sots, et parfois d'une sottise agressive et satisfaite, alors que d'autres, ayant passé par des filières techniques, et même de simples autodidactes, sont d'une grande distinction d'esprit et parfaitement cultivés. Mais il est non moins, certain que les humanités restent le plus sûr chemin, la voie royale conduisant à la sagesse. »

Il reste que cette sagesse, dans la mesure où il est permis à chacun de s'y élever, serait bien incomplète si elle se bornait à la pratique des humanités gréco-latines et que l'homme d'aujourd'hui ne peut se désintéresser des autres grandes formes que l'humanisme a prises dans les différentes parties du monde, non plus que de l'évolution où la science et la technique entraînent actuellement le monde tout entier. Notre humanisme réclame donc, sans se couper des sources qui doivent continuer à l'alimenter un renouvellement et un élargissement à la mesure des besoins de notre temps et du proche avenir.

Après ce remarquable discours, où tous les aspects de la question étaient au moins indiqués, il restait à les reprendre en détail, dans la série des conférences inscrites au programme et à les livrer à la critique des intellectuels venus de tous pays pour exposer, sinon avec un égal intérêt, du moins avec une compétence certaine, les points de vue les plus divers.

HUMANISME ET CHRISTIANISME

La discussion fut vive dès le premier entretien public, celui-ci ayant pour objet la critique de la thèse soutenue par le premier conférencier inscrit, M. Daniel-Rops, de l'Académie française, thèse audacieusement annoncée par le titre : « Ni ancien, ni moderne : chrétien ». C'était poser le problème de l'humanisme chrétien, et donner à M. Jean Guéhenno, notamment, et un peu plus tard à M. René Lalou l'occasion de souligner ce qui leur semble suspect, dans cette association de mots. Pour l'humaniste classique, l'homme est la mesure des choses, ce que ne peut admettre le chrétien. Il est vrai que le Christ s'est fait homme et qu'il a prêché la charité : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Il est vrai aussi, selon saint Augustin, que le christianisme a toujours existé, même avant la venue du Christ, partout, où les mêmes idéaux ont été connus et respectés. M. Jacques Pirenne rappelle à ce propos que la loi d'amour est écrite sur les tombeaux égyptiens antérieurs de 3000 ans à notre ère : « J'ai donné à manger à celui qui avait faim... J'ai vêtu celui qui était nu... » Cette conception de la charité, dans une théologie panthéiste qui annonce le christianisme et en quelque sorte lui prépare le terrain, rejoint un idéal auquel, mieux sans doute que l'épithète d'humaniste, conviendrait celle d'humanitariste.

DIVERS HUMANISMES

Il y a d'ailleurs d'autres barrières, qui sont celles des civilisations ou des cultures, lesquelles demeurent bien plus qu'on ne croit liées à des conditions historiques et géographiques. C'est ce que devait dire le grand historien belge, M. Jacques Pirenne, en rappelant que les hommes, même parmi les plus cultivés, pensent comme si tous les autres devaient penser comme eux. On a eu maintes occasions de constater que c'était là une grande erreur. Des exemples? L'Assemblée des Nations Unies, en votant la Déclaration des droits de l'homme, ne s'est pas rendu compte que ce code de morale politique et sociale, inspiré par des peuples occidentaux, attachés aux libertés individuelles, ne serait pas accepté dans tous les pays — notamment dans l'Union soviétique ou l'Arabie saoudite— et en fait resterait lettre morte dans les rapports internationaux.

Une erreur semblable avait été commise après 1918, quand le régime parlementaire fut étendu à tous les pays d'Europe, à l'exception de la Russie : à la veille de la guerre de 1940, il ne restait plus d'autres nations libérales que celles qui possédaient le régime parlementaire avant 1914. C'est que l'humanisme de la Renaissance, base des régimes libéraux, n'a jamais dépassé l'Elbe, frontière entre l'Europe libérale et l'Europe fondée sur le principe autoritaire.

L'Union soviétique est restée profondément slave. Tandis que le marxisme répudie l'étatisme, qu'il veut remplacer par le collectivisme, elle est rentrée dans l'évolution normale des régimes absolutistes en donnant tout pouvoir à l'État ; en rétablissant le capitalisme, simplement devenu capitalisme d'État ; en instituant la dictature stalinienne, bien plus rigoureuse que ne fut jamais l'absolutisme des tsars. Le kolkhoze n'est-il pas une adaptation de la politique d'Alexandre II ? Le « rideau de fer », n'est-ce pas une inspiration du gouvernement de Paul I^{er} ?

Ainsi replacé dans sa perspective historique normale, le régime

actuel nous apparaît bien moins révolutionnaire; que réactionnaire, le pouvoir ayant simplement changé de mains en passant dans celles d'une caste de fonctionnaires qui ont hérité ou rétabli tous les privilèges de l'ancienne noblesse. Les choses en sont au point que l'U. R. S. S. retourne à une rigoureuse hiérarchie de classes tandis que par un étrange paradoxe l'Occident, où l'évolution démocratique se poursuit, va vers une égalité de plus en plus accusée par l'écrasement progressif de la hiérarchie.

Ainsi la tradition continue-t-elle d'orienter et gouverner les . peuples, les grandes masses humaines distribuées sur le globe. Sous la pression des mêmes nécessités-économiques, engendrées par le surpeuplement dû aux progrès de la science et de ses applications, les vieilles civilisations se réveillent de leur torpeur séculaire sans abandonner leurs croyances et leurs rêves. Elles sont toujours slave en Russie, indienne en Inde, chinoise en Chine, musulmane dans l'Islam.

¹ Non entièrement toutefois, car, c'est là une thèse chère au comte Pirenne, s'il y a autant d'humanismes que de civilisations, chacun d'eux ne peut se renouveler et progresser qu'au contact d'un autre, qui le séduit ou le subjugue momentanément, mais en tous cas l'oblige à réagir. Aussi ne faut-il pas attendre tout de la tradition ou de l'innovation : elles ne valent que l'une et l'autre, l'une par l'autre.

Quant au rêve d'un humanisme universel, s'étendant à l'humanité tout entière, le conférencier ne croit pas insensé de le concevoir. Mais cet humanisme, nourri de l'essence de tous les autres, n'aurait chance d'être adopté par ceux-ci qu'à la condition de les respecter dans leurs traditions locales et ancestrales. Il viserait à se superposer à ceux-ci plutôt qu'à s'y substituer.

Ces divers humanismes, leur histoire, leur efficacité dans le monde actuel, ont fait l'objet de savants exposés de la part de l'helléniste genevois Victor Martin, de M. Jean Bayet, directeur de l'Ecole française de Rome, de M. Fung Yu-Lan, professeur de philosophie à l'Université de Pékin, et ,pour l'Islam, de M. Nadjm oûd-Dine Bammate, chargé à l'UNESCO des relations culturelles avec le Moyen Orient.

Il y aurait trop à dire si l'on avait à résumer ces conférences, > * ou seulement à parler de leur effet sur l'auditoire; Le-plus jeune) des **conférenciers**, M. Bammate. présentant un Islam qui paraissait sortir des Mille et une Nuits, fut, par son immense savoir et la

ferveur de sa parole, la plus émouvante révélation de la décennie. Mais il faudrait citer aussi parmi la centaine de participants étrangers, les interventions de MM. Etiemble, Julien Cain, Campagnolo, Monteverdi, Amrouche, Mayoux, Mac Keon, Chenevière, Staro-binski, qui savent faire vivre les idées et n'ont point coutume de parler pour ne rien dire. Il faut en venir à la fin, par où peut-être on n'eût pas été mal avisé de commencer.

HUMANISME PUR

On peut se demander, disait M. Jean Guéhenno au cours de la sixième et dernière conférence, si tous nos débats ne tiennent pas à l'absence d'une définition et si, parlant de l'humanisme, nous parlons bien de la même chose. Et cette conférence fut l'occasion de proposer quelques définitions de cet objet qui, décidément, est bien difficile à définir.

Il s'agissait de « Caliban et Prospéro », c'est-à-dire le populaire, l'envieux, le jaloux, opposé à ce prince qui est aussi un sage, et au conseiller de celui-ci, Ariel, la pensée pure. Les lumières de Prospéro viendront-elles éclairer le front de Caliban ?

L'humanisme, c'est « la foi en la pensée créatrice de l'homme ». Chacun y cherche « la justification de sa vie ». C'est le fait que des hommes « prétendent devenir les maîtres de leur destin ». Il faut distinguer, aussi entre un humanisme de loisir et un humanisme de combat. L'humanisme occidental est le problème, que se posait Montaigne, de découvrir « un ordre possible pour tous les hommes de son temps ». L'humanisme est « une foi en les hommes, en tous les hommes ». L'humanisme est un certain «état d'esprit».L'humanisme est « une certaine méthode pour penser ». Il est « la volonté audacieuse de raisonner de tout, mais il est aussi bien la volonté modeste de se tenir à ce qu'on tient de la vérité, sans lui donner fanatiquement une valeur absolue ». L'humanisme ne peut se définir que par « référence à la vertu des vertus, à l'humanité...». « L'humanisme, c'est profondément le sens de l'autre, la conviction qu'une idée ne vaut pas grand-chose encore, tant qu'elle ne vaut que pour celui qui l'énonce... ». «Un humaniste est un homme décidé à penser le plus possible et à croire le moins possible dans des sociétés généralement trop heureuses de se débarrasser de la pensée par la foi ». L'humanisme est peut-être « une certaine démarche modeste, grave, une certaine manière de regarder, une certaine gentillesse, un désir de rencontrer toujours des hommes heureux ». « Notre humanisme d'intellectuels me semble parfois bien orgueilleux. L'humanisme fait heureusement aussi tout seul son chemin, dans le cœur des hommes...»

En sorte que si, comme l'eût souhaité le brillant conférencier, on avait commencé par tenter de définir le sens du mot, ces dix journées n'y eussent sans doute pas suffi. Mais les choses se seraient probablement passées de la même façon. Chacun serait retourné chez soi avec la conviction plus claire, mieux informée, qu'il y a bien des façons d'être humaniste et que la meilleure façon de l'être est de n'en ignorer aucune.

Ce que l'on pouvait regretter, au terme de ces onzièmes Rencontres où s'échangèrent tant d'idées fécondes et de précieuses informations, c'était que l'on n'eût pas accordé plus d'attention aux changements que l'on voit s'accomplir dans le monde à l'heure actuelle. Il convient de maintenir les études classiques mais d'assurer aussi la diffusion d'un savoir qui s'accroît dans toutes les branches. Il convient de sauvegarder l'humanisme classique, mais le progrès matériel entraîne la multiplication de spécialisations toujours plus étroites. Il convient de pourvoir aux besoins de populations déjà excessives et qui ne font que se développer, alors que la machine ne cesse de réduire la main-d'œuvre et tend à l'éliminer. Il convient de faire face à des revendications sociales de plus en plus âpres, tendant vers l'égalité des individus dans une pseudo-démocratie, alors qu'avec la même force le pouvoir tend à passer aux mains d'une technocratie fortement hiérarchisée. Tout cela pose des problèmes de culture, et des plus graves, dont il ne fut guère question. Entre Caliban et Prospéro, la distance n'a peut-être jamais été plus grande. On eût aimé savoir à Genève comment

les meilleurs esprits de ce temps entrevoient l'avenir.

ROGER LUTIGNEAUX.